

Les Dragons DE LA REPUBLIQUE.

Le bonnet-bleu sonna très tôt de matutina. Les nuages gris perle et les yeux qui succombaient à peine; sa merve clarité s'estompait blancâtre et diffusait sur l'horizon terne, au-dessus de la base des volutes nébuleuses avec de minces filets d'argent.

De fort mauvaise humeur, les dragons gélaient sur leur selle, les pieds morts dans leurs bottes débordantes de paille, et pourtant le général Moquard, sans gants, sans manteau, comme à une parade d'été, passait lentement de vant les escadrons; même, quand il arriva face à l'étendard, il se décoiffa, au risque de tomber raide à terre.

— Halte! cria Moquard. L'ordre fut exécuté en silence. Le général s'avança sur une plage très large, qui se perdait dans l'ouest, face à la mer du Nord.

Prisonnière au milieu des glaces, la flotte hollandaise était à l'ancre, entre l'île de Texel et la côte. On l'apercevait à mille toises, rangée en ligne de bataille. Un soleil rouge corail d'un halo illuminait les frégates.

— En colonne, par escadrons! La demi-brigade, surprise, se forma au galop en colonne, tout en se demandant où son diable de général pouvait bien l'emmener par un froid pareil.

Les dragons se regardèrent, des yeux chuchotèrent: — Qu'est-ce qu'on vient f... ici? On vient prendre la flotte hollandaise à cheval!

Le branle-bas de combat roula de frégate en frégate, la flotte s'appréta à recevoir la charge avec le feu croisé de ses batteries basses et les canons de ses gaillards. Déjà les trois ponts des navires, les hunes se couronnaient de matelots.

— En avant! En avant! cria Moquard, en se retournant sur sa selle vers la demi-brigade qui filait ventre à terre sur la glace.

Les dragons se mirent à rire, d'un gros rire épais; tout en galopant, chacun d'eux lançait à haute voix la sottise qui lui passait par la tête; elle courait d'escadron en escadron, de la pointe à la queue de la colonne, au milieu du cliquetis des sabres, des gourdines et des carabines, que dominait, comme une voix de basse, le pistonnement coloré, sur la chaussée en briques, de seize cents sabots ferrés à glace.

Les dragons se mirent à rire, d'un gros rire épais; tout en galopant, chacun d'eux lançait à haute voix la sottise qui lui passait par la tête; elle courait d'escadron en escadron, de la pointe à la queue de la colonne, au milieu du cliquetis des sabres, des gourdines et des carabines, que dominait, comme une voix de basse, le pistonnement coloré, sur la chaussée en briques, de seize cents sabots ferrés à glace.

Les dragons se mirent à rire, d'un gros rire épais; tout en galopant, chacun d'eux lançait à haute voix la sottise qui lui passait par la tête; elle courait d'escadron en escadron, de la pointe à la queue de la colonne, au milieu du cliquetis des sabres, des gourdines et des carabines, que dominait, comme une voix de basse, le pistonnement coloré, sur la chaussée en briques, de seize cents sabots ferrés à glace.

Les dragons se mirent à rire, d'un gros rire épais; tout en galopant, chacun d'eux lançait à haute voix la sottise qui lui passait par la tête; elle courait d'escadron en escadron, de la pointe à la queue de la colonne, au milieu du cliquetis des sabres, des gourdines et des carabines, que dominait, comme une voix de basse, le pistonnement coloré, sur la chaussée en briques, de seize cents sabots ferrés à glace.

Les dragons se mirent à rire, d'un gros rire épais; tout en galopant, chacun d'eux lançait à haute voix la sottise qui lui passait par la tête; elle courait d'escadron en escadron, de la pointe à la queue de la colonne, au milieu du cliquetis des sabres, des gourdines et des carabines, que dominait, comme une voix de basse, le pistonnement coloré, sur la chaussée en briques, de seize cents sabots ferrés à glace.

LE POUCE.

M. Bertillon, l'ingénieur inventeur de l'anthropométrie criminelle, peut faire rembourrer son matelas avec du laurier, et s'endormir dessus: il est immortel. Dans des années, mesuré lui-même avec soin par un sculpteur, il aura sa statue sur une place de Paris et sur le socle s'éleva cette inscription et curieuse devise: "Die-moi la longueur de ton nez, je te dirai qui tu es!"

En passant, les honnêtes gens lui jetèrent un regard reconnaissant, tandis que les malfaiteurs tendront vers lui un gros poing menaçant, de vingt-huit à trente centimètres de circonférence.

Cependant, M. Bertillon a trouvé qu'il n'avait pas encore assez fait pour sa gloire. Frappé de la facilité avec laquelle les faussaires peuvent toucher un chèque dans les grands établissements financiers, puisqu'une simple signature suffit, il a cherché et trouvé le moyen de vérifier instantanément l'authenticité des signatures données. Se basant sur cette observation physiologique formelle qu'il n'existe pas au monde deux personnes dont la peau laisse exactement les mêmes empreintes, M. Bertillon propose d'imposer aux gens qui se font délivrer des chèques l'obligation de joindre à leur signature l'empreinte de leur pouce, laquelle serait photographiée et envoyée à toutes les banques.

Avant d'aller plus loin, constatons d'abord que le pouce est décidément un doigt qui a de la chance. C'est le parvenu de la famille digitale. Vraisemblablement né le même jour que ses quatre frères, il a su cependant, tandis que ceux-ci atrophiaient leurs respectives personnalités dans une banale et anonyme association, se séparer d'eux, physiquement d'abord, puis moralement, pour faire phalange à part.

Au premier abord rien ne semblait prédestiner le pouce à une destinée plus brillante que celle d'un simple annulaire ou d'un avorton d'auriculaire. Physiquement le pouce paraît même moins bien doué que ses frères. Il est court, trapu, peu élégant et il lui manque une articulation. Seulement voilà: cette petite infirmité plastique, le pouce la rachète par une indiscutable supériorité morale. Il suffit de le regarder pour s'apercevoir qu'il est doué d'une grande mobilité d'esprit, et qu'il a manifestement le caractère en dehors.

Le pouce ne fréquente ses frères qu'autant que cela lui est agréable ou utile. Il est l'opportuniste de la phalange. Il ne peut comme les autres doigts s'astreindre à un éternel alignement militaire et il sort du rang — dans le mauvais sens de l'expression: non comme un bon sujet qui s'élève au-dessus de ses camarades, mais comme un révolté qui saute le mur.

D'ailleurs aviné, dégourdi, intelligent, le pouce est le caporal des quatre doigts, qu'il conduit aux corvées. Il est le grand premier rôle et le grand soliste dans la petite troupe des doigts, et pour ravalier ses frères au rang de simples figurants, à lui la paume!

Le pouce, doigt heureux, a une histoire. Il ordonna jadis le massacre des gladiateurs vaincus dans les jeux du Cirque; il est le signal de la trêve dans les jeux des enfants; il caractérise — le coup de pouce — l'effort définitif dans la création de l'œuvre d'art; il figure dans un tas d'expressions, et voici maintenant que M. Bertillon propose de faire de lui le sceau universel de l'honnêteté; il faut convenir que tous les pouces seraient bien excusables d'enfermer cette fois de vœux.

Mais qu'il ne se réjouisse pas trop vite cependant, le gros doigt orgueilleux car, si M. Bertillon propose, les établissements financiers disposeront. Il est entendu que tout homme a dans le pouce un cachet qui semblerait, mais encore faudrait-il le démontrer que l'usage en serait pratique.

Pour certains avantages incontestables, que de désagréments et d'inconvénients! Le public se plaint déjà de la lenteur des formalités administratives; que sera-ce lorsque, se présentant pour toucher un chèque, qu'il eût autrefois encaissé en traçant simplement son nom, le surveillant verra s'établir entre lui et l'employé le dialogue suivant: — Vous avez une pièce établissant votre identité? — J'ai une carte d'électeur, un coupé-file, une enveloppe, etc.

— Toutes ces pièces là peuvent se voler! Avez-vous votre pouce? — Tiens, oui, je l'ai justement sur moi. — Il ne s'agit pas de plaisanter. — Oh oui! — Le pouce-là ne vaut rien. — Vous devriez savoir que le pouce

de qui l'empreinte est seule légalement valable, c'est le pouce de la main droite, parce que c'est avec cette main-là que l'on écrit. — C'est que, étant gaucher, c'est mon pouce gauche qui se trouve être celui de la main avec laquelle j'écris. — Diab! C'est vrai!... Le règlement n'a pas prévu le cas et il faut que j'en réfère à mes chefs... Mais soyez tranquille: si la chose doit aller jusqu'au conseil d'Etat, vos fonds seront déposés à la Caisse des dépôts et consignations.

En supposant que soit prévu ce cas particulier, combien d'autres complications surgiront aux quelles on n'avait pas pensé! Dans quoi trempera-t-on son pouce pour donner l'empreinte à l'employé? Pas dans l'encre d'imprimerie? Ou ne voit pas très bien un monsieur venant toucher un chèque, obligé d'appuyer son pouce sur un de ces tampons grasement noirs que les bureaucrates martèlent rageusement de coups de cabot. On inventera donc une matière moins salissante, mais, à moins que cette matière colorante ne soit comestible et ne tienne de la nourriture ou du ragoût pour qu'on en puisse ensuite effacer les traces en se suçant le pouce, il sera nécessaire d'installer à portée des guichets de petits lavabos où les gens, après avoir touché leur argent, s'en laveront les mains!

Imaginez ainsi cette conversation entre quelques citoyens pressés d'avoir leur argent et la garde qui veille aux barrières du guichet: — Vous, là, le premier, voulez-vous s'il vous plaît, me signer ce reçu et me donner l'empreinte de votre pouce. — C'est que j'ai une poupee... — Une poupee? A votre âge? — J'ai une poupee... au pouce! C'est à cause d'un panaris... — Vous reviendrez quand votre pouce sera guéri! Ça serait trop comode! Tous les filous auraient des panaris! Au suivant... Donnez-moi l'empreinte de votre pouce... Allons, appuyez!... Voyons maintenant que je compare avec l'épreuve photographique... Ah! ah! mon gaillard! vous pensez me faire le tour! Mais ça ne prend pas! Vos empreintes sont beaucoup plus grosses que celles de l'original!

— Depuis cette photographie, monsieur l'employé, j'ai eu au pouce un commencement d'éléphantiasis... — Je la connais, celle-là!... Eh bien, et cette grosse raie qui n'existe pas? — Je me suis coupé et c'est la cicatrice qui... — Non verrons ça!... Holà! gardiens! saisissez-moi ce client-là et tournez le mot au poste pour un examen médical de son pouce!... Appuyez moi sur ce papier blanc votre pouce!... — Mon pouce? J'en ai pas. — Quoi! — J'en ai pas, que je vous dise! Je suis manchot depuis deux mois, à la suite d'un accident. — Manchot? Alors avec quel espérez-vous "toucher"?... Tant pis, mon ami! Vous repasserez quand vous aurez retrouvé votre pouce! — Comment! Alors maintenant, dans les banques, quand on n'a pas son pouce... — On est mis à l'index!

Le patriarche maronite du Liban. Le patriarche maronite du Liban est arrivé à Paris, venant de Rome. C'est là un gros événement. Depuis plus de cinquante ans, en effet, un patriarche maronite n'avait fait en France de voyage officiel. Il a fallu la séparation de l'Eglise et de l'Etat, pour amener le déplacement d'une aussi grande personnalité.

Par lettre de saint Louis, les Maronites sont sous la protection du gouvernement français en Orient. Ils sont au nombre d'un million et ont un gouvernement spécial. On voit donc que les Maronites sont au même titre que les catholiques français intéressés à ce que la France continue à les protéger en Orient.

Le patriarche maronite qui voyage, accompagné de plusieurs prélats suivant la coutume orientale, est descendu dans un hôtel des Champs-Élysées où des appartements avaient été retenus par le ministère des affaires étrangères. La venue à Paris du patriarche maronite, après son séjour à Rome, a une grande importance. Elle indique en effet que le pape n'a pas l'intention de donner à une autre nation la protection des catholiques en Orient, comme des Français et étrangers l'ont insinué ces temps derniers.

LE Cannibalisme DANS LES Iles Allemandes de l'Océanie.

Lorsque les Allemands ont voulu fonder un empire colonial dans la Mélanésie, ils ont décidé que la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne s'appelleraient désormais le Nouveau-Mecklembourg et la Nouvelle-Poméranie. Ces deux îles et leurs dépendances ont reçu le nom d'archipel Bismarck, et comme si cet hommage, rendu à la gloire du chancelier, ne suffisait pas, le nom de mont Bismarck a été donné au pic le plus élevé du Kaiser's Wilhelm Land, c'est-à-dire de la portion assignée à l'Allemagne dans le partage de la Nouvelle-Guinée.

Les îles ont changé, mais les mœurs des insulaires ne se sont pas adoucies sous l'influence d'une domination européenne. Il semble même que le cannibalisme, expulsé du reste de la terre, se soit réfugié à l'ombre du drapeau allemand.

Herbertshöhe est la capitale du cannibalisme. Les quarante Européens qui vivent dans cette future métropole de la Mélanésie allemande, sont obligés de se tenir sur une continuelle défensive. Ils ne peuvent sortir de l'enceinte fortifiée, qui protège leurs demeures, sans se mettre en danger de mort. Une centaine de "Boukas", recrutés dans d'autres îles de l'Océanie et armés de fusils Mauser, montent la garde autour de cette forteresse de commerçants et de fonctionnaires. Deux mitrailleuses, pivotant sur des plates-formes de bois, sont toujours prêtes à repousser les assaillants.

Il est recommandé aux voyageurs qui visitent cette ville inhospitalière de ne pas se laisser prendre aux démonstrations d'amitié que leur prodigeraient les indigènes. Un cannibale doit être traité comme une bête féroce. Il ne faut jamais le laisser approcher par derrière, car ses instincts sanguinaires peuvent à chaque instant reprendre le dessus.

Les fonctionnaires cantonnés dans une enceinte fortifiée, peuvent, à la rigueur, ne pas trop exposer leur vie, à la condition de se résigner à une captivité à peu près ab-solue, mais les planteurs ont beau palisser les abords de leurs demeures, ils ne peuvent s'absenter un instant sans courir le risque de trouver en rentrant chez eux les plus épouvantables surprises.

Les anthropophages de l'archipel Bismarck tuent leurs victimes avant d'en faire leur nourriture; leurs voisins, les insulaires de l'archipel des Epices, préfèrent les dévorer vivantes. Il y a deux ans, un bâtiment de commerce, qui s'était engagé dans le détroit de Pitt, non loin du groupe d'îles hollandaises le plus rapproché de l'extrémité ouest de la Nouvelle-Guinée, envoya une douzaine d'hommes sur la côte voisine pour faire des provisions de bois et d'eau. A peine les matelots européens eurent-ils débarqué sur le rivage que les indigènes les entourèrent, et, après les avoir liés à des arbres, se mirent à tailler à vif, dans leur corps, des morceaux de chair, qu'ils dévorèrent aussitôt, toute palpitante. Puis ils eurent soin d'enduire d'une couche de poix les blessures, afin d'arrêter l'effusion du sang. Le lendemain et les jours suivants, le supplice de ces malheureux, dépechés et mangés tout vifs, recommença; et ces scènes abominables cessèrent au moment où l'épaveusement et la douleur eurent mis fin à la vie des victimes. Le reste de l'équipage assistait impuissant à cet épouvantable martyre, car il n'y avait à bord aucune arme à feu.

Le bâtiment que les autorités européennes indignent aux cannibales est presque toujours sans efficacité, parce que des supplées assez horribles pour intimider les Papous exigèrent un dépiement de barbarie que des hommes civilisés ne pourraient atteindre. Le surlendemain d'un attentat dont la famille d'un M. Wolff avait été victime, un navire de guerre allemand, la "Monette", arriva dans le port de Herbertshöhe. Le capitaine mit à terre une compagnie de débarquement et organisa une expédition contre les cannibales. Le plus grand nombre furent fusillés sur place; d'autres furent mis en jugement et condamnés à la peine capitale. La tête du chef de la bande fut envoyée à Berlin. Les Allemands mirent le feu à la jungle et ravagèrent méthodiquement le territoire de la tribu à laquelle appartenaient les coupables. Après ces exécutions, le cannibalisme continua à

se développer dans l'archipel Bismarck, plus florissant que jamais. A défaut de représailles énergiques et terribles, dont un gouvernement civilisé ne peut faire usage, fut-ce contre des Papous, une administration vigilante, ayant sous la main des forces toujours prêtes à agir avec promptitude et avec énergie, peut, à la longue, venir à bout des mauvais instincts des anthropophages. Les habitudes de cannibalisme, qui étaient très répandues dans la Nouvelle-Calédonie à l'époque où cette île fut découverte par Cook, ont à peu près disparu au bout d'un demi-siècle de domination française.

Il est à prévoir que dans un délai plus ou moins rapproché, toutes les îles de l'Océanie, soumises à des puissances civilisées, seront délivrées d'un fléau qui est une honte pour le genre humain. Le progrès sera plus lent dans les îles qui auront conservé leur indépendance. Ce ne fut pas une des moindres déceptions de M. Alan Burgoyne et de ses compagnons de voyage, que de trouver le cannibalisme universellement pratiqué dans une île dont le roi est un aventurier européen.

Lorsque les marins anglais débarquèrent dans l'île Desolée, le premier matelot qui descendit à terre ne fut pas peu surpris de s'entendre saluer par les mots de: "Wie geht's, Herr Kapitän?" "Capitaine, comment allez-vous?" Le personnage qui adressait au visiteur étranger cette formule de bienvenue, avait la peau aussi foncée que celle des autres indigènes, et ne se distinguait de ses compagnons que par un caleçon, qui avait dû être blanc à l'époque lointaine où il était neuf.

L'ancien matelot allemand, que les hasards de la destinée ont appelé à régner sur un archipel qui n'a jamais appartenu à la France et ne doit son nom d'îles Françaises qu'à la nationalité des premiers marins qui l'ont découvert, assiste aux diatribes de ses sujets avec une désolée impassibilité. Les tribus voisines se font, entre elles, perpétuellement la guerre, pour les motifs les plus futiles, et les vainqueurs mangent les vaincus, suivant les principes du droit public de la Mélanésie. Le souverain n'intervient que de loin pour obliger ses sujets à préparer de la "coprah". Peter Hansen vend deux cent cinquante francs la tonne sa marchandise très recherchée par les spéculateurs européens. Au pays des anthropophages, la royauté a ses petits profits.

On s'apprête, à Londres, à fêter avec éclat le prochain centenaire de la bataille navale de Trafalgar. La "National and Navy League", qui a pris l'initiative d'une imposante cérémonie devant la colonne de Nelson, à Trafalgar Square, a convié tous les vétérans de la marine royale à y prendre part. Ce centenaire qui arrive au lendemain des magnifiques fêtes franco-anglaises ne saurait avoir, dans l'esprit des Anglais, aucun caractère désobligeant pour la vaillante marine française. Les marins de l'amiral de Villeneuve y seront glorifiés comme les marins de l'amiral Nelson.

Si la bataille de Trafalgar fut pour la France une défaite, celle-ci fut des plus glorieuses. Les vaisseaux français, défectueux, mal armés, disposés pour l'ancienne tactique navale, ne purent résister à l'effroyable puissance de l'artillerie anglaise. Comme l'a dit un historien: "Jamais plus grand nombre de navires n'avait été vu sur les flots".

La flotte franco-espagnole se composait, on le sait, de trente-trois vaisseaux, cinq frégates et deux bricks. L'amiral Villeneuve en forma deux escadres, l'une de bataille, l'autre de réserve, et lui-même prit le commandement de la première et arbora son pavillon sur le "Formidable". L'escadre de réserve était placée sous les ordres de l'amiral espagnol Gravina.

Nelson n'avait que vingt-sept vaisseaux, mais supérieurs à ceux des Français et pourvus d'une puissante artillerie. On sait le reste. Les deux flottes ennemies se rencontrèrent le 21 octobre vers onze heures du matin, à la hauteur du cap de Trafalgar. Et alors commença l'épouvantable drame maritime, qui devait se terminer à cinq heures du soir par la destruction ou la prise de la plupart des navires de la flotte franco-espagnole.

Mais les Anglais eurent socheté chèrement leur victoire. L'amiral Nelson avait été tué à bord du "Victory", d'une balle qui lui avait traversé la poitrine. On l'avait relevé couvert de sang et il s'était écrié: — C'est fait de moi; j'ai l'épée du dos brisée. Je vais mourir. Les pertes françaises étaient de 7,000 hommes; celles des Anglais s'élevaient à 3,000 hommes.

Les dangers du foot ball. Philadelphie, 7 octobre — F. Fugue, un jeune homme de 23 ans, de Pendleton, Ind., étudiant au collège de Swathmore, a été grièvement blessé pendant une partie de foot ball. Fugue souffre d'une hémorragie cérébrale dont il ne se rétablira probablement pas.

DEPECHEs Télégraphiques

Les plans de Romain d'Aurignac. New York, 7 octobre — Romain d'Aurignac, le frère de Thérèse Humbert, qui fut déporté par les fonctionnaires d'immigration il y a quelques semaines, essaiera probablement encore de débarquer sur le sol américain.

Il prétend que le crime pour lequel il a été condamné et envoyé en prison en France ne serait pas considéré tel par les lois qui gouvernent les corporations dans ce pays-ci, et que sa déportation est par conséquent illégale. Les avocats de d'Aurignac à New York l'ont informé du résultat de leur enquête, et on a tout lieu de supposer qu'il s'embarquera aussitôt que la lettre lui sera parvenue.

Un de ses avocats a répondu à quelqu'un qui lui demandait pourquoi d'Aurignac était aussi anxieux de venir dans ce pays-ci, qu'il n'était pas à son aise à Paris ou même en France où il était resté en prison deux ans. "S'il vient encore dans ce pays-ci, a ajouté l'avocat, je crois que les autorités de l'île Ellis agiront avec la plus grande circonspection à son égard."

Singulière requête. Chicago, 7 octobre — Une dépêche de Houston, Tex., à la "Tribune" dit que des citoyens à la tête desquels se trouvait G. W. Knight, de San Marcos, ont présenté une pétition au gouverneur Lanham, demandant que l'Etat accorde à des citoyens irrités le droit de châtier les nègres qui attaquent criminellement les femmes.

Ils demandent au gouverneur de refuser de protéger les noirs accusés de ce crime et de ne leur accorder aucun jugement légal de manière à ce qu'ils puissent être pendus aussitôt qu'ils seront appréhendés.

Le gouverneur Lanham a répondu qu'il lui était impossible d'acquiescer à une pareille demande, étant donné qu'il avait pris serment d'office et qu'il était obligé d'observer la constitution de l'Etat.

Greene et Gwynor quittent le Canada. Montréal, 7 octobre — Le dernier chapitre, en ce qui concerne le Canada, de la célèbre cause Greene et Gwynor, s'est terminé aujourd'hui lorsque les deux ex-crocs ont quitté la gare de Bonaventure à 8 heures 40 a. m. sur un train du Delaware et Hudson.

Une foule considérable s'était assemblée à la station pour assister au départ des deux célèbres personnages. Plusieurs détectives américains, sous le commandement de M. W. T. Flynn, chef du service secret de New York, étaient présents.

Avant de partir, le Col. Gwynor a déclaré aux reporters présents qu'il garderait le meilleur souvenir de son séjour au Canada, où il a été traité avec les plus grands égards.

Visite de l'escadre anglaise dans les eaux japonaises. Tokio, 7 octobre — La venue dans les eaux japonaises d'une escadre anglaise sous le commandement du vice-amiral Sir Gérard Noel, commandant en chef de la base navale britannique en Chine, est attendue avec impatience à Tokio où la population se prépare à faire un accueil enthousiaste aux marins anglais. Les autorités japonaises espèrent que l'arrivée de l'escadre anglaise retiendra pendant quelques jours l'attention de la population, ce qui leur permettra de ratifier le traité de paix sans grand danger de manifestations.

Les dangers du foot ball. Philadelphie, 7 octobre — F. Fugue, un jeune homme de 23 ans, de Pendleton, Ind., étudiant au collège de Swathmore, a été grièvement blessé pendant une partie de foot ball. Fugue souffre d'une hémorragie cérébrale dont il ne se rétablira probablement pas.